

Jean Marcel, romancier d'*Hypatie*

Hypatie ou la Fin des dieux, Montréal, Leméac, 1989, 226 p.

Christian Vandendorpe

Number 75, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vandendorpe, C. (1989). Review of [Jean Marcel, romancier d'*Hypatie* / *Hypatie ou la Fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989, 226 p.] *Québec français*, (75), 68–68.

Jean Marcel. romancier d'Hypatie

■ Christian VANDENDORPE ■



*Hypatie ou la Fin des dieux*¹ est le premier roman de Jean Marcel. Centré sur le personnage de la seule femme philosophe et mathématicienne

de l'Antiquité, ce récit emmène son lecteur dans le temps, brassant deux mille ans d'histoire avec une maîtrise éblouissante. Il le fait voyager aussi dans l'espace, au bord de ce bassin méditerranéen, éclatant de lumière, où s'est élaborée notre civilisation.

L'ouverture se situe dans l'espace intemporel d'un monastère, à la jonction du présent et du passé, mais que l'on finit par pouvoir dater de 1967. Dans le désert du Sinaï, à quelques kilomètres des positions occupées par l'armée israélienne, le vieux moine Philamon sort de son monastère et, après un dernier salut à la vie, se brûle volontairement les yeux au soleil et meurt sur un rocher. Quelle vérité insupportable a-t-il donc contemplée pour finir ainsi ses jours, après une existence tout entière consacrée à la prière et à l'étude des vieux manuscrits confiés à sa garde ?

Les divers volets du roman, conçus sous la forme de lettres et d'un témoignage, vont progressivement éclaircir le mystère de cette mort et permettre au lecteur de nouer les fils amorcés dans le prologue. Deux lettres d'Hypatie à Synésios, son ancien élève devenu évêque de Cyrène, nous entraînent dans l'univers de cette femme d'une beauté et d'une intelligence exceptionnelles qui, au V^e siècle, dispensait son enseignement à Alexandrie. Dans une de ses lettres, elle évoque d'ailleurs la fameuse bibliothèque, qui avait été la plus grande du monde et qu'elle aurait vu brûler lorsqu'elle était enfant. Mais cette sage entre les sages est inquiète de voir monter la barbarie chrétienne qui, en même temps qu'elle remplace les religions traditionnelles, méprise le savoir qui les accompagne. À la suite d'affrontements entre des moines et le préfet de la ville, Hypatie est prise à partie par l'évêque local et elle mour-

ra finalement en martyre païenne. Autour d'elle, nous voyons s'animer ses amis, Synésios et Evoptios, ainsi que son jeune disciple, Palladas, qui s'entendront à venger sa mort en imaginant une mystification qui durera des siècles.

Le récit compte sept parties, dont le point d'articulation, placé au centre du livre, est constitué par une autre lettre, contemporaine celle-ci, d'un jésuite bollandiste d'origine montréalaise. Celui-ci, en tant que spécialiste de l'histoire des saints, s'interroge sur un certain nombre de faits troublants et mystérieux entourant la naissance de la légende de sainte Catherine. C'est dans cette lettre, adressée au vieux moine Philamon, qu'apparaît la seule trace d'ancrage québécois de ce livre étonnant, suggérée par des références infimes à deux ou trois réalités d'ici, qui ne jouent d'ailleurs aucun rôle fonctionnel dans le récit.

En fait, à part l'évocation du désert et l'omniprésence de la lumière, on peut tenir pour accessoire le cadre géographique. Ce qui est central, c'est la réflexion sur la fin d'un monde, sur ce moment particulier de l'histoire où la barbarie fait table rase de la culture et où, stimulée par les conditions particulières de l'époque, la religion chrétienne explose en croyances et en sectes de tous ordres. Jean Marcel évoque avec une volupté d'entomologiste les innombrables familles de moines, toutes plus étranges les unes que les autres, qui se partageaient alors le Sinaï : stylites, stationnaires, dendrites, gyrovagues... On sent que l'auteur a rassemblé une énorme documentation, dont n'apparaît ici qu'une parcelle, ce roman n'étant que le premier volet d'un «Triptyque des temps perdus», qui comprendra un *Jérôme ou de la traduction* et un *Sidoine ou la Dernière Fête*. Au fil des pages, le lecteur apprendra aussi la vérité (?) sur l'incendie de la bibliothèque et il sera le témoin, entre autres événements historiques, du concile d'Éphèse et du massacre des Goths par Arcadius à Constantinople.

L'érudition, qui est remarquable, n'étouffe cependant pas la voix romanesque, mais est

transcendée par une écriture admirable, une phrase riche, musicale et raffinée qui fait de la lecture un véritable enchantement. Ce n'est plus le ton polémique du *Joual de Troie*, ni le lyrisme fruste et primordial du *Chant de Gilgamesh*. Jean Marcel déploie ici toutes ses ressources de styliste qui sait jouer de registres divers, allant de la ferveur inspirée d'Hypatie à la prose plus familière et parfois tortueuse du jésuite. Il ne dédaigne pas de recourir à des archaïsmes, qui accentuent l'effet de recul historique. À la différence de la plupart des romans contemporains, qui tendent à privilégier le dialogue, *Hypatie* est entièrement monologué, mais avec une alternance de narratif pur, de descriptif et de méditatif. Les changements de narrateur, ainsi que le recours au procédé des fragments dans les lettres d'Hypatie à Synésios, permettent de rompre la linéarité de cette formule.

La seule réserve que je pourrais émettre, sorte de hiatus dans cette œuvre par ailleurs si homogène, se situerait au plan du ressort narratif, la *fabula* dont la teneur (une mystification historique) et le moteur (l'amertume et la haine) ne se situent peut-être pas à la hauteur où évolue le récit.

Ceci dit, au-delà de la trame historique, le lecteur est plongé dans cet espace particulier de la littérature qui l'amène à se poser, par la médiation d'Hypatie et de ses amis, les questions éternelles de la condition humaine. Comme eux, il pourra éprouver l'angoisse face au néant qui menace et le pessimisme devant la fragilité de la culture. Comme eux, il méditera sur les hasards et les coïncidences qui jalonnent l'histoire de leurs signes étranges. Comme eux, il trouvera peut-être, s'il se laisse emporter par la beauté de ce livre, que l'homme, qui est si «maladroit [...] lorsqu'il se meut dans le temps» n'est vraiment à l'aise que dans l'intemporel, où peut le faire passer «l'inévitable mais gratuite épiphanie du verbe, à la frontière des deux mondes».

1. *Hypatie ou la Fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989, 226 p.